

EX ORIENTE AMICITIA

Mélanges offerts à Frédéric Barbier
à l'occasion de son 65^e anniversaire

Édité par Claire Madl et István Monok

EX ORIENTE AMICITIA
Mélanges offerts à Frédéric Barbier
à l'occasion de son 65^e anniversaire

Édité par Claire Madl et István Monok

L'Europe en réseaux
Contribution à l'histoire de la culture écrite 1650–1918

Vernetztes Europa
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918

Édité par / Herausgegeben von
Frédéric Barbier, Marie-Elizabeth Ducreux, Matthias Middell,
István Monok, Éva Ringh, Martin Svatoš

Volume VII

École pratique des hautes études, Paris
École des hautes études en sciences sociales, Paris
Centre des hautes études, Leipzig,
Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest
Bibliothèque et centre d'information de l'Académie hongroise des
sciences, Budapest

EX ORIENTE AMICITIA

Mélanges offerts à Frédéric Barbier
à l'occasion de son 65^e anniversaire

Édité par Claire Madl et István Monok



Magyar Tudományos Akadémia Könyvtár és Információs Központ
Budapest
2017

Mise en page

Ildikó Detre

Développement complexe des capacités et des services de recherche à
l'Université Károly Eszterházy EFOP-3.6.1-16-2016-00001



ISBN 978-963-7451-31-7

DOI 10.14755/BARBIER.2017

Table des matières

István Monok

Frédéric Barbier, un historien du livre qui sait où se
trouve l'Europe centrale9

Sándor Csernus

Naissance d'un adage flexible et aujourd'hui de retour :
« La Hongrie, rempart de la Chrétienté »17

Attila Verók

Der Bibliotheksbestandskatalog als historische Quelle für
die Ideengeschichte? Realität, Schwierigkeiten,
Perspektiven an einem Beispiel aus Siebenbürgen43

Ágnes Dukkon

Le cheminement dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles
du « Calendrier historial », un type de publication
populaire63

Ildikó Sz. Kristóf

Anthropologie dans le calendrier : la représentation des
curiosités de la nature et des peuples exotiques dans les
calendriers de Nagyszombat (Trnava), 1676-177387

István Monok

L'aristocratie de Hongrie et de Transylvanie aux XVII^e et
XVIII^e siècles et « le livre pour tous »115

Martin Svatoš

La Bibliotheca Bohemica et la Nova collectio scriptorum rerum Bohemicarum de Magnoald Ziegelbauer OSB. Un regard extérieur sur l'histoire et l'historiographie du royaume de Bohême127

Marie-Elizabeth Ducreux

Qu'est-ce qu'un propre des saints dans les « pays de l'empereur » après le Concile de Trente ? Une comparaison des livres d'offices liturgiques imprimés aux XVII^e et XVIII^e siècles157

Claire Madl

Langue et édition scolaire en Bohême au temps de la réforme de Marie-Thérèse. Retour sur une grande question et de petits livres235

Olga Granasztói

« Éloge du roi de Prusse » les connotations politiques d'un succès de librairie. La Hongrie et la Prusse entre 1787-1790267

Olga Penke

La traduction hongroise de *La Nouvelle Héloïse*. Un transfert culturel manqué289

Doina Hendre Bíró

Le contexte politique et les conditions d'achat de l'ancienne imprimerie des jésuites par Ignace Batthyány, évêque de Transylvanie309

Andrea Seidler

Aufbruchstimmung: Die Gründung des preßburgischen
Ungrischen Magazins (1781–1787). Versuch einer
 Dokumentation327

Norbert Bachleitner

Die österreichische Zensur 1751–1848373

Eva Mârza – Iacob Mârza

Le catalogue de la Bibliothèque des théologiens roumains
 de Budapest 1890-1891405

La traduction hongroise de *La Nouvelle Héloïse*.

Un transfert culturel manqué

Olga Penke

En Hongrie, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* séduisit beaucoup de lecteurs dès sa parution (1761) et son influence immédiate sur les écrivains est évidente. À ce jour, le roman n'a cependant été traduit qu'une seule fois, en 1882. Le traducteur y modifia considérablement le texte de Rousseau : il raccourcit le roman et y adjoignit des textes littéraires hongrois, parmi lesquels plus de quatre cents vers de différents poètes du XIX^e siècle, en particulier de Sándor Petőfi qui jouissait en Hongrie, au moment de la traduction, d'une aura véritablement mythique. Le roman y gagna un sens nouveau que participent encore à construire des épigraphes, des notes infrapaginales, une typographie raffinée et des illustrations. Ces modifications reflètent l'intention du traducteur hongrois de rendre hommage à la fois à Rousseau et à Petőfi, tous deux « poètes » de l'amour, tous deux objets de légendes tous deux poètes mal aimés par la critique officielle hongroise de cette fin du XIX^e siècle.

Dans la première partie de notre étude, nous retraçons brièvement l'accueil que reçut *La Nouvelle Héloïse* aux XVIII^e et XIX^e siècles en Hongrie. Nous cherchons ensuite à éclairer la façon dont le traducteur tenta de susciter chez ses lecteurs des émotions semblables à celles

provoquées par le « roman-poème¹ » de Rousseau, enfin comment sa traduction tenta de réaliser un transfert culturel².

Les lecteurs hongrois de *La Nouvelle Héloïse* aux XVIII^e et XIX^e siècles

La Nouvelle Héloïse est connue très tôt des lecteurs hongrois. Le comte József Teleki, durant son voyage en Europe de 1759 à 1761, signale la parution du roman à Amsterdam à un ami resté en Hongrie. Quoiqu'il n'ait pas encore lu le roman, il parle déjà de ses « beautés »³. Dans son journal, écrit au cours de ce voyage, il présente en détail sa rencontre avec Rousseau. Il raconte encore, à propos de sa visite à Lunéville, que le roi Stanislas se fait lire le roman de Rousseau tous les soirs. Teleki achète ainsi le roman cette année-là⁴.

¹ Jean-Paul SERMAIN, « La Nouvelle Héloïse du roman-poème », in *Modernité et pérennité de Jean-Jacques Rousseau. Mélanges de Jean-Louis Lecercle*, Paris, Champion, 2002, 227–240.

² Voir sur le sujet : Christine DURIEUX, « La traduction : transfert linguistique ou transfert culturel ? », *Revue des lettres et de traduction*, n° 4 (1998), 13–29 ; Michel ESPAGNE, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 11 avril 2016. URL : <http://rsl.revues.org/219> ; DOI : 10.4000/rsl.219

³ Cité par Dóra F. CSANAK, *Két korszak határán. Teleki József a hagyományörző és a felvilágosult gondolkodó* [À la charnière de deux époques. J. T., penseur traditionnel et éclairé], Budapest, Akadémiai K., 1983, 85. Lettre du 21 janvier 1761 à Gedeon Ráday, son oncle.

⁴ *La cour de Louis XV. Le journal de voyage* de József Teleki, publ. par Gabriel TOLNAI, Paris, PUF, 1943, 118–133. Il est invité du 16 au 18 mars aux déjeuners du roi et participe aux autres occupations de sa cour. Voir sur le rapport entre Teleki et Rousseau récemment : Péter BALAZS, « Teleki József

Les collections de livres du XVIII^e siècle témoignent aussi de l'intérêt des lecteurs hongrois pour le livre de Rousseau. Il suffit d'évoquer l'exemple de la bibliothèque d'un couple noble de Haute-Hongrie (István Csáky et Júlia Erdődy) qui se distingue des autres collections hongroises de l'époque par sa richesse en romans. Dans cette collection, *La Nouvelle Héloïse* n'est pas rangée parmi les romans mais cataloguée, d'après son sous-titre *Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes*, sous la rubrique des « Lettres » où se côtoient en grand nombre les correspondances fictives et réelles⁵.

L'histoire du genre romanesque commence en Hongrie vers la fin du XVIII^e siècle avec seulement deux fictions originales publiées à cette époque. Même parmi les traductions, ce sont des ouvrages au contenu politique ou moral que les traducteurs choisissent⁶. La littérature épistolaire est en revanche florissante, grâce aux héroïdes et aux recueils de lettres. L'histoire d'Héloïse et d'Abélard est ainsi présentée par les poètes hongrois à la fin du XVIII^e siècle dans des traductions⁷.

Essai-je és az apologetika nehézségei » [L'Essai de J. T. et les difficultés de l'apologétique], *Magyar Filozófiai Szemle*, 2014/14, 87–105.

⁵ Voir sur le sujet : Olga GRANASZTÓI, *Francia könyvek magyar olvasói. A tiltott irodalom fogadtatása Magyarországon. 1770–1810* [Lecteurs hongrois de livres français. Réception de la littérature interdite en Hongrie], Budapest, Universitas, 2009, 217, 223. Le livre se trouve à côté des *Lettres véritables d'Abelard et d'Héloïse* de Dom Gervaise (1723) et du *Nouvel Abelard ou lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus* de Claude-Joseph Dorat (1779).

⁶ András DUGONICS, *Etelka* (1788), József KÁRMÁN, *Fanni hagyományai* (1794). Les auteurs français traduits sont par exemple Fénelon, La Calprenède ou Marmontel. Voir la bibliographie de Lajos GYÖRGY, *A magyar regény előzményei* [Les antécédants du roman hongrois], Budapest, MTA K., 1941, 217–225, 245, 320, 380–381.

⁷ Mihály CZIRJÉK, *Érzékeny levelek* [Lettres sensibles], traduit du français, Vienne, 1785, contient les héroïdes de Colardeau : *Lettres d'Héloïse et*

Le roman de Rousseau inspire les écrivains hongrois de différentes manières. Il sert de modèle pour un roman épistolaire de 1796 (sous le titre *Két szerető szívnek története*) où Sándor Kisfaludy écrit l'histoire de deux amants sous la forme d'un échange épistolaire quelque peu autobiographique, afin d'exprimer son amour à l'égard d'une jeune fille qui deviendra plus tard sa femme. Traducteur du Tasse, de Pétrarque, de trois « chants » du *Temple de Gnide* de Montesquieu, il ne cherche pas à adapter le roman de Rousseau en hongrois, mais en fait un point de référence⁸. Dès la première lettre, son jeune héros compare ses sentiments à ceux qu'éprouve Saint-Preux : « Je vous conjure – écrit-il en français – lisez la nouvelle Héloïse de Rousseau » (sic! p. 119). Son amoureuse accepte la suggestion, achète le livre et se propose de devenir semblable à Julie : « Je tâche d'imiter ses vertus, sans approuver ses faiblesses » (p. 134). Mais le protagoniste masculin hongrois diffère de son modèle français par sa profession militaire, par sa situation sociale et par le rôle actif qu'il joue dans la relation amoureuse, puisqu'il n'est pas tenu de subir une « position de soumission »⁹. Il admire Julie et recommande à son amie de poursuivre la vertu « céleste » et « naturelle » (p. 147–148) qu'elle hésite à partager. Juger

d'Abélard et de Dorat : *Abailard à Héloïse*, la source en est un recueil français : *Collection d'héroïdes et pièces fugitives* de Dorat, Colardeau, Pezay, Blin de Sainmore et autres, Francfort et Leipzig, 1769. Voir sur le sujet Katalin BODI, *Könny és tinta. A magyar levélregény és heroida történeti és poétikai háttere* [Larmes et encre. L'arrière-fond historique du roman épistolaire et de l'héroïde hongrois], Debrecen, 2010.

⁸ Le roman reste en manuscrit jusqu'à 1871. L'édition moderne est la suivante : Sándor KISFALUDY, *Szép prózai művek. Két szerető szívnek története* [Œuvres en prose. Histoire de deux amants], éd. par Attila DEBRECZENI, Debrecen, 1997, 119–185.

⁹ Cf. Laure CHALLANDE, « D'Abélard à Julie : un héritage renversé », in *L'amour dans la Nouvelle Héloïse. Texte et intertexte*, éd. par Jacques BERCHTOLD et Françoise ROSSET, Genève, Droz, 2002, 61–68.

convenablement du roman semble ainsi devenir la pierre de touche de leur amour. L'auteur se plaît à exprimer ses idées aussi bien que ses passions par l'intermédiaire de ses personnages qui citent également Rousseau pour exprimer leur bonheur, car le roman hongrois se termine par l'accomplissement de l'amour des jeunes amoureux, grâce à leur projet de mariage¹⁰. Le romancier hongrois s'écarte fondamentalement de son modèle, puisque chez Rousseau Julie renonce à son amour sous la pression de son père et juge inadmissible que Saint-Preux continue à aimer Julie devenue Mme de Wolmar. Selon Kisfaludy, l'intensité de l'amour est inconciliable avec ce compromis (p. 148). *La Nouvelle Héloïse* dont s'inspire le jeune romancier, l'accompagnera pendant toute sa carrière. Dans sa poésie en particulier, il cite la préface du roman en épigraphe pour susciter chez ses lecteurs un véritable enthousiasme¹¹.

Dans l'introduction de son périodique *Orpheus* en 1790, Ferenc Kazinczy, l'un des premiers organisateurs de la vie littéraire hongroise, cite en traduction une autre phrase fameuse de la préface du roman : « Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie », situant ainsi son engagement littéraire dans la continuité de celui de Rousseau¹². Sa correspondance témoigne du fait que son admiration s'étend aux « vérités philosophiques » énoncées dans *La Nouvelle*

¹⁰ KISFALUDY, *op. cit.*, 182.

¹¹ « Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde et convient à très peu de lecteurs. Il doit déplaire aux dévots, aux libertains, aux philosophes, il doit choquer les femmes galantes, – mais à coup sûr, il ne plaira médiocrement à personne. » Sándor, KISFALUDY, *Himfy szerelmei* [Les amours de Himfy], Veszprém, Pannon Pantheon, 1990, 7.

¹² *Első folyóirataink : Orpheus* [Nos premiers périodiques : O.], éd. par Attila DEBRECZENI, Debrecen, Kossuth Egyetemi K., 2001, 10.

Héloïse, en particulier celles qui touchent sa sensibilité : « Ses mots ont du feu ! » écrit-il¹³.

Les écrivains hongrois de la première moitié du XIX^e siècle continuent à lire le roman en français, s'en inspirent dans les textes en prose et en vers. Mentionnons parmi eux József Bajza, Ferenc Kölcsey, József Eötvös et Sándor Petőfi dont le nom apparaîtra dans les notes de la traduction de 1882. Eötvös adopte dans son roman *A karthauzi* [Le Chartreux] la forme mélangée d'un journal croisé avec des lettres. Bajza et Kölcsey évoquent le philosophe qui prépara le romantisme. Sándor Petőfi s'inspire du roman dans son poème épique intitulé *Az Apostol* [L'Apôtre] et composé en 1848, en pleine période révolutionnaire en Hongrie. La figure centrale de ce poème ressemble à Saint-Preux par sa naissance, sa profession et son caractère passionné. Contrairement à lui néanmoins, il se marie avec la fille du seigneur du village, devient révolutionnaire et même anarchiste et sacrifie sa vie privée sur l'autel de sa mission humanitaire. Par une référence explicite, Petőfi établit aussi un parallélisme entre Rousseau et son héros poète-prophète : « son ouvrage dépasse même les plus belles pages de Rousseau¹⁴ ».

Si l'amour passionnel et exalté, la réunion des âmes semblables et le style enflammé séduisent les auteurs hongrois du XVIII^e siècle, c'est la moralité du roman qui saisit le traducteur du premier extrait de *La Nouvelle Héloïse* publié au XIX^e siècle. Il s'agit d'un extrait de la 57^e lettre de la première partie du roman qui paraît en 1832 dans un

¹³ Lettre à Farkas et à Miklós Cseréi, le 24 janvier 1807 et le 12 septembre 1811. Ferenc KAZINCZY *Levelezése* [Correspondance], éd. par István HARSANYI, Budapest, Akadémiai K., 1927, IV. 468 et IX. 78–79. Il écrit, lui aussi un roman épistolaire en 1789 : *Bácsmegyeinek öszveszedett levelei* [Recueil de lettres de Bácsmegyei].

¹⁴ « Ennél különbet még Rousseau sem írt », Sándor PETŐFI, « Az Apostol » *Összes Költeményei* [Poésies complètes], Budapest, Szépirodalmi K., 1960, 438–465. L'allusion à Rousseau : XIV. 456.

périodique sous le titre « A kettős viadal » [Le duel], sans aucune référence ni au roman, ni à son auteur, et sans le nom du traducteur. Le texte, centré sur la question du vrai et du faux honneur, présente les réflexions de Julie concernant le duel qu'elle juge être le produit archaïque de préjugés et qu'elle condamne donc. La traduction est lourde ; le style et le vocabulaire de Rousseau sont au traducteur une épreuve qu'il ne parvient pas à surmonter¹⁵.

Le moment de la traduction de 1882

Dans les années 1880, la critique littéraire hongroise est hostile à Rousseau. L'Académie hongroise soutient la traduction des auteurs du clacissisme français, mais critique fortement la littérature des Lumières et du romantisme. Ces avis négatifs sont renforcés par la traduction en hongrois de l'histoire de la littérature de Désiré Nisard, publiée en 1880, qui aura une influence profonde et durable sur la critique officielle¹⁶. Le genre romanesque séduit néanmoins aussi bien les traducteurs que le public ; Jules Verne, Victor Hugo, George Sand et Zola sont à la mode. Les nombreuses traductions, souvent peu soignées, provoquent des discussions véhémentes. On observe une véritable rupture entre les critiques littéraires et les traducteurs hongrois, entre le goût académique, cherchant à former un public cultivé, et le goût populaire, séduisant nombre de lecteurs. C'est dans ce contexte que *La Nouvelle Héloïse* est traduite. Parmi les œuvres de Rousseau, le *Contrat social* et l'*Émile* sont traduits et publiés avant le roman, en 1875.

¹⁵ « A kettős viadal », *Sas*, 1832. XI. 133–135.

¹⁶ Désiré NISARD, *A francia irodalom története* [*Histoire de la littérature française*], I–IV, traduit par Károly SZÁSZ, Budapest, MTA K., 1880.

Le traducteur signalé sur la page de titre, Árpád Miháلكovics, est un véritable amateur dans le domaine des lettres. Juriste de profession, c'est la seule traduction qu'il n'ait jamais publiée. Le livre paraît dans une ville de province. Il est dédié à un ami du traducteur, « protecteur des lettres et des arts ». Le traducteur finance la publication, la belle typographie et les illustrations et se charge aussi de la diffusion¹⁷. Chaque lettre commence par une initiale plaisamment décorée. La mise en page est soignée et la plupart des illustrations sont réalisées par des artistes hongrois et exécutées dans le premier atelier de photolithographie de Hongrie¹⁸.

Préface(s) et sous-titres

L'édition hongroise de *La Nouvelle Héloïse* est précédée de la traduction de la préface du roman. Nous apprenons de la première note infrapaginale que le traducteur avait également l'intention de traduire la « Seconde préface » de Rousseau, mais qu'il s'est finalement contenté d'en traduire l'« Avertissement » qui se trouve à la dernière page de la traduction hongroise¹⁹. Le titre hongrois modifie légèrement l'original :

¹⁷ János Jakab ROUSSEAU, *Júlia, a második Héloïse* [Julie ou la seconde Héloïse], traduit par Árpád MIHÁLKOVICS, Pécs, imprimerie Ramazetter, 1882. (ci-après noté : ROUSSEAU 1882) Un compte rendu publié dans un périodique hongrois nous apprend que le livre paraît en feuilleton aussi (en 15 parties), à partir de 1883 (*Vasárnapi Újság*, 1885. XXXII. 43. sz. 695). Le livre a dû être publié en peu d'exemplaires, au fil des commandes, et probablement entre 1882 et 1885.

¹⁸ Károly Divald utilise ce procédé à partir de 1879.

¹⁹ ROUSSEAU 1882, 578. Nos références renvoient à l'édition de Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes. II. La Nouvelle Héloïse*, éd. par Henri COULET, Bernard GUYON, annoté par Bernard GAGNEBIN, Paris, Gallimard, 1964 (Désormais : ROUSSEAU 1964), 9.

« Julie ou la seconde [második] Héloïse », suggérant ainsi aux lecteurs hongrois, comme aux lecteurs français, de penser à l'histoire d'Héloïse et d'Abélard qui leur était familière grâce aux héroïdes. Le traducteur conserve la division en six parties de Rousseau mais, suivant la norme de la prose narrative du XIX^e siècle, il met à la tête de chaque partie un titre et des sous-titres qui étioient quelque peu la forme du roman épistolaire²⁰. Les sous-titres structurent le roman, mettant en relief les étapes de l'histoire tragique des deux amoureux : « Le destin des yeux brûlants », « Les ruines de l'amour », « L'amour assassiné », « Le naufrage », « Le songe funeste », « Aux frontières de la vie et de la mort ». Ils soulignent qu'éviter la catastrophe est impossible et dramatisent les événements, leur assurant une interprétation métaphorique et philosophique. Mais ils servent surtout une nouvelle pratique de lecture qui n'est pas sans rapport avec la publication en feuilleton.

Les lettres omises

Le traducteur abandonne tendancieusement certaines lettres, réduisant ainsi la thématique à l'histoire tragique d'un amour-passion dont l'accomplissement se heurte aux obstacles sociaux. Au total, vingt-deux lettres du roman sont entièrement omises. La première, la troisième et la quatrième parties sont intégralement traduites ; quatre lettres de la deuxième manquent. Mais les deux dernières parties sont fortement raccourcies : dix lettres manquent à la cinquième et huit à la sixième. Toutes les lettres qui se rapportent directement à l'amour des deux jeunes amants sont retenues, aucune des lettres de Julie ne manquent. L'omission réduit l'importance à la fois de l'amitié entre Milord Édouard Bomston et Saint-Preux et de celle existant entre Claire et

²⁰ Voir sur le sujet : Gérard GENETTE, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, 297-320.

Julie. La description des mœurs de Paris et de Genève ainsi que les réflexions sur le théâtre – n’ayant plus d’actualité – sont abandonnées. La cinquième partie se réduit à quatre lettres : le lecteur hongrois ne peut lire que celles qui causent les chagrins de Julie, celles où elle confie l’éducation de ses enfants à Saint-Preux et qui présente le songe « funeste » de son amoureux. La réconciliation de Saint-Preux avec le baron d’Étange et la lettre sur les vendanges qui illustre le mieux le bonheur utopique de Clarens manquent également. La sixième partie commence par la neuvième lettre du roman original mais n’en omet aucune par la suite ; ainsi tout est concentré autour de la mort de Julie. Les omissions renforcent le rôle instigateur de Saint-Preux et modifient la conception de la destinée féminine. En effet, dans la traduction hongroise, Julie devient exceptionnelle par sa révolte contre son père.

Les notes infrapaginales de Rousseau et celles du traducteur

Dans ce roman dont le texte est radicalement abrégé, que reste-t-il des notes infrapaginales de Rousseau, si nombreuses et si variées, et qui exploitent – selon Yannick Séité – « toutes les virtualités » de cette « forme »²¹ ? Il faut tout d’abord constater que la traduction hongroise comprend un grand nombre de notes de Rousseau. Le traducteur renonce rarement à ces suppléments quand ceux-ci éclairent la manière d’écrire du philosophe français, présentent l’auteur dans le rôle de l’éditeur, complètent le texte ou en soutiennent l’argumentation²². Il traduit surtout soigneusement les notes quand elles expriment l’affinité

²¹ Y. SEITE, « La note infrapaginale est-elle une forme brève ? Le cas de Rousseau „éditeur” de Julie », *La forme brève*, Paris, Champion, 1996, 179–193.

²² Par exemple : ROUSSEAU 1882, 71 et 322 ; ROUSSEAU 1964, 85 (I/24) et 411. (IV/ 2).

de l'auteur avec ses personnages et les références croisées à ses pensées dans ses différentes œuvres²³.

Soulignons qu'il ajoute également ses commentaires propres : les doubles notes sont fréquentes dans les deux premières parties et se raréfient dans les parties abrégées.

La note la plus longue et la plus curieuse est liée à la traduction de cette phrase de Julie : « Tu n'as pas bien dit, ce me semble : vivons pour nous aimer. Ah ! Il fallait dire : aimons-nous pour vivre ». L'amour y est qualifié à la fois de « maladie », de « grâce », d'« exigence de l'esprit et de la chair », de « source d'exaltation et de libération » et d'« exigence d'éternité » d'un être « périssable »²⁴. Le traducteur rectifie et complète l'avis de Julie par une trentaine de brèves « définitions » de l'amour chez les auteurs français du XVII^e au XIX^e siècle, pour accorder finalement la préférence à celle de Victor Hugo²⁵.

Il interprète en note les intentions de l'auteur français : « si Rousseau ici ne donne pas plus d'information, c'est pour permettre à tous les lecteurs de se forger une interprétation personnelle »²⁶. La traduction est chargée également de renvois aux auteurs latins ou

²³ Ainsi par exemple quand Rousseau énonce un avis différent de celui de son personnage à propos du théâtre : ROUSSEAU 1882, 241–242; ROUSSEAU 1964, 221 (II/9). Le traducteur y ajoute deux notes pour montrer aux lecteurs hongrois que l'auteur français exprime une opinion identique dans ses *Confessions* (se référant au volume et à la page de l'édition française).

²⁴ ROUSSEAU 1964, 167, I/61; Voir l'analyse de ce sujet dans les riches notes de Bernard GUYON, *ibid.*, 1355–1364.

²⁵ ROUSSEAU 1882, 176–178. Les citations proviennent probablement d'une anthologie et vont de Ronsard, Mlle Scudéry, Bussy-Rabutin, La Fontaine, Voltaire, jusqu'à Napoléon, Mme de Staël, etc. ; la dernière citation est celle de Victor Hugo.

²⁶ ROUSSEAU 1882, 134–135. I/50.

contemporains dont la lecture peut compléter la réflexion du public sur certains sujets moraux ; suivent des notes parfois pédantes²⁷.

Le traducteur se sert aussi de ce paratexte pour responsabiliser l'auteur face à ses propres inconséquences. Ainsi, pour s'excuser de la lourdeur de sa traduction, il cite un passage des *Confessions* où Rousseau avoue qu'il avait beaucoup de mal à écrire des lettres, car ses émotions l'empêchaient de s'exprimer de manière bien ordonnée²⁸.

Une autre série de notes cherche à parfaire les connaissances du public hongrois qui ignorait les ouvrages de Rousseau qui n'avaient pas encore été traduits. Les concordances entre l'ouvrage de fiction et les écrits autobiographiques sont mises en relief²⁹. Des notes informent également le lecteur de l'accueil contemporain du roman de Rousseau, de l'édition qui sert de base pour la traduction, et de quelques critiques utilisées par le traducteur au cours de son travail³⁰. Enfin de longues notes du traducteur insèrent dans le roman de Rousseau des textes hongrois qui lui semblent similaires par leur thème, leur style ou leur philosophie, mettant en œuvre une curieuse intertextualité. Parmi ces insertions signalons en premier lieu des citations des vers de Sándor Petőfi³¹.

²⁷ ROUSSEAU 1882, 415. IV/2. Quand Rousseau se réfère à Plutarque, le traducteur ne se contente pas de traduire la phrase, mais précise le titre, le volume et la page de la traduction hongroise de l'auteur antique.

²⁸ ROUSSEAU 1882, 201. I/65, 234. II/6.

²⁹ ROUSSEAU 1882, 242. II/9, 253, II/11, 273. II/18.

³⁰ *Œuvres complètes* de Jean-Jacques ROUSSEAU, éd. et notes historiques par Louis Germain PETITAIN, Paris, Crapelet-Levèvre, 1819. (en 22 vol. in-8, *La Nouvelle Héloïse* : vol. 6–8).

³¹ ROUSSEAU 1882, 134. I/50.

Les citations

Sur la page de titre, Rousseau avait mis en épigraphe une citation de Pétrarque. La pratique de la citation placée en exergue marque fortement le roman. Dans son texte, nous trouvons d'ailleurs exclusivement des citations de poètes italiens conformément au goût que l'on connaît à Rousseau pour la langue et la musique italienne qu'il oppose à la française. Certaines citations ne se trouvent pas dans la première variante du roman de Rousseau. Ce procédé rhétorique a des fonctions multiples. Selon Daniel Mornet, il correspond à la recherche d'une musicalité et d'un lyrisme. Il permet d'exprimer la passion indomptable, mais peut devenir aussi la source de certaines scènes³². Gérard Genette met en relief deux particularités de ce paratexte de *La Nouvelle Héloïse*. Il souligne tout d'abord la rareté de la citation sur la page de titre puis l'ambiguïté de l'« épigrapheur », puisque Rousseau s'exprime ainsi dans sa préface dialoguée : « ...qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise ? »³³. Selon Antoine Compagnon, la « citation représente un enjeu capital, un lieu stratégique et même politique dans toute pratique du langage » ; il souligne son « pouvoir mobilisateur » et ses fonctions persuasive et ornementale³⁴. En dehors des citations de l'original, transmises dans la traduction hongroise, le traducteur ajoute de nombreuses citations de sa propre initiative. Elles vivent, pour ainsi

³² ROUSSEAU, Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, éd. par D. Mornet, Paris, Mellottée, 1929, III, 110–111.

³³ Cette pratique est considérée par Gérard GENETTE comme un procédé qui n'existe pas avant le XVII^e, se répand au XVIII^e et devient une véritable mode au XIX^e siècle (« débauche épigraphique ») : *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, 147, 149, 159.

³⁴ Antoine COMPAGNON, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979. 42, 49, 120–121.

dire, une vie à part, dès le début du roman. Le nombre total de poèmes cités est impressionnant : 36 citations en exergue, 9 en note et 3 à la fin ou en *post scriptum* d'une lettre, soit en tout 428 vers (dont 188 en épigraphe) !

L'utilisation de ce procédé témoigne bien d'une stratégie singulière : certaines pensées exprimées dans le roman épistolaire sont modifiées, tantôt amplifiées, tantôt diminuées, suivant les sentiments que le traducteur cherche à aviver chez les lecteurs hongrois en « [intégrant] le roman dans [leur] tradition culturelle »³⁵.

Les exergues en vers ornent la page de titre de chacune des six parties. La première est un extrait d'*Un tendre baiser* de Robert Burns, les quatre suivantes proviennent des poèmes de Sándor Petöfi, enfin celle de la sixième partie est tirée d'un texte en prose poétique de Ferenc Kölcsey. Cette dernière mérite une attention particulière, car elle donne une interprétation du dénouement du roman : « La science de l'immortalité est la poésie de la philosophie³⁶ ». Kölcsey y pleure la mort de sa jeune amie, une femme mariée, en se référant dans son texte à Sterne et à Raynal et à leur éloge d'Eliza Draper. L'association de l'amour et de l'immortalité, ainsi que l'évocation du leitmotiv littéraire que constitue l'amour platonique à l'égard de la femme de son ami et la mort prématurée de cette femme idéalisée (Héloïse est Eliza), sont livrés par le traducteur en supplément au roman afin d'émouvoir le lecteur cultivé hongrois.

La longueur des citations varie. Nombreux sont les textes de deux à quatre vers, mais certains poèmes ont 18 à 36 vers, en particulier dans

³⁵ Selon GENETTE, cette utilisation de la citation caractérise l'époque romantique : *op. cit.*, 159.

³⁶ ROUSSEAU 1882, 549. Ferenc KÖLCSEY, *Vilma* (1829). L'auteur se réfère aux *Letters from Yorick to Eliza* de Sterne et à l'éloge d'Eliza dans l'*Histoire des deux Indes*, de RAYNAL, tous les deux bien connus au XVIII^e siècle en Hongrie.

la seconde partie du roman. Les poètes cités en italien par Rousseau (et traduits en note) sont présentés en traduction dans le texte hongrois : Pétrarque, Métastase, Tasse et Marini. Le traducteur s'écarte une seule fois de cette pratique en remplaçant les vers de Métastase par ceux de Petőfi et en déplaçant la citation originale en note avec ce commentaire : « je ne pense pas avoir commis un sacrilège contre Rousseau³⁷ ».

Parmi les citations ajoutées se trouvent celles d'auteurs anglais (Burns, Byron), allemands (Schiller), et surtout de poètes hongrois (Ferenc Kölcsey, Mihály Vörösmarty). Quelques citations sont en prose (József Bajza, József Eötvös) mais les plus remarquables sont les extraits des poèmes de Sándor Petőfi qui parsèment l'ensemble du roman.

Le culte de Petőfi, mort dans des circonstances tragiques en 1849, à la fin de la révolution, atteint en effet un sommet dans les années 1880 lorsque la censure, après une longue interdiction, permet enfin la publication de ses poèmes. Dans une note, le traducteur qualifie Petőfi, de « titan des poètes, le peintre le plus illustre de l'amour³⁸ ». Le texte intégral de son poème épique *Az Apostol* [L'Apôtre] n'est pas édité avant 1874. Douze citations proviennent de ce poème épique, et quatorze de ses poèmes amoureux sont également cités. Par ces textes, le traducteur établit un parallèle entre Rousseau et Petőfi. Il recourt aux poèmes de Petőfi pour parler des mystères de l'amour, de l'harmonie des âmes, des rêveries amoureuses, du malheur et du désespoir de l'amour et des passions, mais il cite aussi le poète hongrois pour exprimer la beauté de la nature ou les souffrances du mal du pays. En citant le plus fameux poète hongrois de l'amour, le traducteur, poète amateur, tente finalement de surmonter l'obstacle que traduire la prose poétique de Rousseau représente pour lui.

³⁷ ROUSSEAU 1882, 259–261. II/12.

³⁸ ROUSSEAU 1882, 134. I/50.

De nouveaux types de héros romanesques : ce que suggèrent les illustrations

La traduction hongroise modifie la forme et le contenu du roman épistolaire par des transformations plus ou moins spectaculaires. L'amour exceptionnel des protagonistes, fondé sur une affinité des âmes qui ne connaît pas de frontières sociales, reste le sujet central. Néanmoins, la confrontation des générations et des couches sociales est exacerbée, tandis que le mariage de Julie et la présentation d'une société idéale formée autour d'elle et de son mari (l'idylle de Clarens) perd de son importance. La philosophie morale et sociale de Rousseau disparaît en faveur de la représentation littéraire de l'amour fatal.

Le traducteur recherche les effets romantiques et mystiques : quand Julie est accablée par des crises de conscience et par le sentiment de la culpabilité, l'idée de la toute-puissance de Dieu, de l'origine du mal, du crime et du châtement la préoccupent. Cet effet est souligné par les illustrations réalisées par des graveurs hongrois exclusivement pour cette édition. Elles mettent en image certains personnages et certaines scènes du roman³⁹. Deux images pathétiques représentent Julie accablée, veillant auprès du lit de mort de sa mère, désespérée et priant à genoux devant « le Rédempteur⁴⁰ » ou encore Saint-Preux en délire. Cette dernière illustration est dotée d'un texte qui ne se trouve nulle part dans le roman⁴¹. Le portrait des personnages représentés par

³⁹ On peut retrouver le livre dans les bibliothèques hongroises en deux variantes où les illustrations diffèrent. Certains exemplaires sont illustrés uniquement par le portrait et le tombeau de Rousseau, empruntés des éditions étrangères, d'autres contiennent des illustrations réalisées par les artistes hongrois (Zsigmond Holló et Gizella Mihálovics, cette dernière étant probablement la sœur du traducteur).

⁴⁰ ROUSSEAU 1882, 536–545. V/2 (illustration 354a).

⁴¹ ROUSSEAU 1882, 546, 547. V/4 (illustration 546a).

certaines illustrations cherche à impressionner les lecteurs. Ceux des deux protagonistes sont accompagnés de citations issues de poèmes de Petőfi. Julie devient ainsi « une fée de rêve »⁴², Saint-Preux un prophète dont le « front est tout un livre sur lequel la misère de mille souffrants est peinte » et dont « les yeux brillants ressemblent à des étoiles »⁴³. Les portraits suggèrent donc une interprétation qui s'écarte largement du roman de Rousseau.

Roman lyrique – roman-poème

Le traducteur manque de pratique et de talent pour parvenir à mettre en valeur la poésie du texte. Rousseau concentre dans ce roman des « expressions lyriques » dont les images, l'éloquence et le rythme font la valeur⁴⁴. Ces qualités sont anéanties par la traduction souvent lourde et bouleversée par ses omissions ou ses ajouts paratextuels. La langue et le style de Rousseau transparaissent à peine dans le texte hongrois ; les phrases poétiques du roman français deviennent grandiloquentes. Conscient de ses faiblesses, le traducteur va jusqu'à remplacer sa traduction d'un passage par une citation du poème d'un Petőfi,

⁴² Le titre du poème de PETŐFI cité est *Tündéralom* [Rêve féérique].

⁴³ « E homlok egy egész könyv... / E homlok egy kép, melyre miljom élet / Insége és fájdalom van lefestve. ... / Alatta a sötét homloknak / Két fényes szem lobog / Mint két bolyongó üstökös » – cité du poème épique *Apostol* de Petőfi : ROUSSEAU 1882, 205.a.

⁴⁴ Les critiques soulignent que la subjectivité du roman « se constitue comme totalité par l'autoréférentialité progressive ». Voir : Jean-Louis LECERCLE, *Rousseau et l'art du roman*, Paris, Colin, 1969. 267–306 ; J.-P. Sermain, *op. cit.*, 238.

ajoutant : « Petőfi exprime de manière poétique cette pensée »⁴⁵. Il tente de pallier ses déficiences par des effets superficiels : l'accumulation des points de suspension, par exemple, saccage le rythme des phrases. Les poèmes insérés par le traducteur, les notes infrapaginales, les illustrations peuvent être interprétés comme autant d'efforts (vains) du traducteur pour offrir au lecteur hongrois une expérience lyrique.

Conclusion

L'écho de *La Nouvelle Héloïse* est aussi varié que durable en Hongrie. Le roman contribue à la formation de la réflexion des intellectuels hongrois des Lumières, de l'époque des réformes et du romantisme. Ils apprécient particulièrement la poésie du texte, l'expression de l'amour passionnel et les idées morales que cette fiction transmet. En 1882, quand la traduction du roman est enfin réalisée, les lecteurs ne semblent plus s'intéresser à la forme du roman épistolaire, aux types de héros présentés par le romancier français, ni à la philosophie morale de Rousseau. C'est probablement pour satisfaire ce nouveau goût que le traducteur laisse tomber entièrement l'utopie champêtre égalitaire de Clarens, seul extrait traduit en hongrois et publié depuis 1882, dans les années 1950⁴⁶. Le traducteur-éditeur cherche à atteindre son public par d'autres effets que ne l'avait fait l'auteur français. Il choisit ceux qui semblent correspondre aux traditions culturelles hongroises de

⁴⁵ Il s'agit de la consolation de Saint-Preux qui veut se suicider : « Ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger. » ROUSSEAU 1964, 389. III/22, ROUSSEAU 1882, 379.

⁴⁶ La lettre évoque le bonheur de Clarens, les vendanges et les plaisirs champêtres. *A francia felvilágosodás* [Anthologie de textes du siècle des Lumières], choix de textes, introduction par Albert GYERGYAI, Budapest, Művelt Nép K., 1954, 1706–1708 ; ROUSSEAU 1964, 602–611, V/7.

l'époque. Il évoque le mythe de Rousseau dans des notes où il mentionne la traduction d'extraits de plusieurs autres ouvrages du philosophe français, en particulier celle de longs passages de ses textes autobiographiques. Il s'adresse à ses contemporains lorsqu'il présente l'accueil du roman en France et en Hongrie depuis sa parution, puis lorsqu'il établit un parallèle entre Rousseau et Petőfi, ce dernier étant considéré à l'époque en Hongrie comme le poète de l'amour et de la liberté. Les procédés que le traducteur utilise pour transmettre le style et la poésie du roman rousseauiste, demeurent toutefois inopérants : un discours d'accompagnement, un appareil paratextuel, une typographie recherchée, des illustrations et des citations de poèmes supposés connus du public. Ce transfert culturel deffectueux demeure néanmoins la seule traduction du roman en hongrois dont nous disposions encore aujourd'hui.

Olga Penke

Université de Szeged, Szeged

DOI 10.14755/BARBIER.2017.11

Dans la même série
L'Europe en réseaux
Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650–1918.
Vernetztes Europa
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918.
Edité par / Herausgegeben von

Frédéric BARBIER, Marie-Elizabeth DUCREUX, Matthias MIDDELL,
István MONOK, Éva RINGH, Martin SVATOŠ

Volume I.

Libri prohibiti. La censure dans l'espace habsbourgeois 1650–1850. Éd. par Marie-Elizabeth DUCREUX, Martin SVATOŠ. Leipzig, 2005, Universitätsverlag

Volume II.

Est-Ouest : transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (XVII^e–XX^e siècle). Éd. par Frédéric BARBIER. Leipzig, 2005, Universitätsverlag

Volume III.

Les bibliothèques centrales et la construction des identités collectives. Éd. par Frédéric BARBIER, István MONOK. Leipzig, 2005, Universitätsverlag

Volume IV.

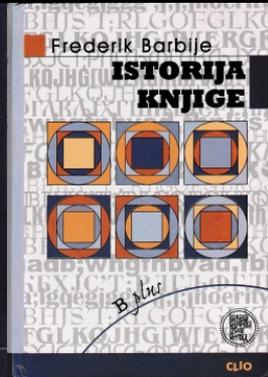
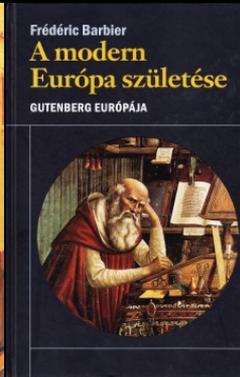
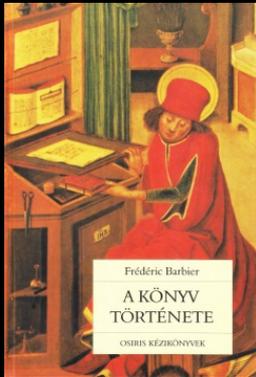
Contribution à l'histoire intellectuelle de l'Europe : réseaux du livre, réseaux des lecteurs. Éd. par Frédéric BARBIER, István MONOK. Budapest–Leipzig, 2008, OSZK–Universitätsverlag

Volume V.

Cinquante ans d'histoire du livre de l'Apparition du livre (1958) à 2008. Bilan et projets. Éd. par Frédéric BARBIER, István MONOK. Budapest, 2008, OSZK

Volume VI.

« Ars longa, vita academica brevis » Studien zur Stammbuchpraxis des 16.–18. Jahrhunderts. Hrsg. von Klára BERZEVICZY, Péter LŐKÖS, unter Mitarbeit von Zsófia HORNYÁK. Budapest, 2009, OSZK



L'Europe en réseaux
Contribution à l'histoire de la culture écrite 1650–1918

Vernetztes Europa
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918

Volume VII

